

Petits comptes à régler

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 52

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194650>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c. ; de la Suisse, 20 c. ; de l'Etranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Lettre d'une abonnée.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai éprouvé une vraie jouissance en lisant la question qu'adressait aux maris grognons, boudeurs et désagréables cette chère vieille demoiselle qui se fait appeler Alice. Mais il est dit que toujours les hommes se trouveront là pour tout gâter.

Aussi, étant un peu de mauvaise humeur aujourd'hui, ce qui ne m'arrive que dans les grandes occasions, je viens répondre quelques mots à M. l'abonné du *Conteur* qui s'est empressé de donner tous les droits au camp ennemi.... Pardon ! je voulais dire au camp des maris.

Pour dire franchement la vérité, il ne m'est pas possible ces temps-ci de combattre ce monsieur par mes propres arguments. Voilà le Nouvel-An qui approche et avec lui les travaux à préparer, les pâtisseries à confectionner, autant de choses capables de faire prendre, à nombre de femmes, des mines rechignées, à leur faire garder leur bonnet de nuit jusqu'à l'heure du dîner et même à le leur tourner de travers au risque de faire élever les vents contraires et les terribles tourbillons qui renversent tout dans la maison et cassent les écuellles, travail spécialement réservé à nos seigneurs et maîtres.

Je veux pour le moment me borner à faire connaître à M. l'abonné l'opinion que les dames ont des maris, non seulement chez nous, mais aussi dans un pays qui se trouve au-delà des mers : je veux parler de l'Amérique.

Voici le jugement qu'une Américaine porte sur les hommes. Si je vous en envoie copie, c'est simplement, Monsieur le Rédacteur, pour décharger un peu mon cœur, en attendant que j'aie le loisir de dire ce que je pense à M. l'abonné.

« Le peuple masculin, qui se dit le roi de la création, est vraiment fort drôle. Ces messieurs portent de grandes bottes le jour et ronflent la nuit. Ont-ils le moindre refroidissement, les voilà perdus ; il grelottent de peur ; vous leur portez un bon potage chaud ou une tasse de tisane bouillante, vous les enveloppez de tous les châles et flanelles dont

vous disposez dans la maison, rien ne les rassure ; ils continuent à trembler et à faire de gros yeux effrayés.

» Demandez-leur de tenir un moment le lacet de votre petit chien favori, ils refusent ou font des manières comme s'il n'était pas plus convenable de tenir dans ses mains un joli ruban bleu ou rose qu'une affreuse pipe qui répand une odeur insupportable.

» Demandent-ils une chemise propre, ils crient que la moitié des boutons manquent, lors même qu'ils sont au complet.

» Ils prétendent que les femmes devraient se vêtir plus simplement, mais s'il voient passer une dame en modeste toilette, ils détournent la tête pour suivre d'un regard bêtement admiratif une grande évaporée qui traîne après elle de ridicules falbalas.

» Le bavardage leur est, soi-disant, inconnu ; c'est un talent qu'ils abandonnent aux femmes et, pourtant, rien n'est plus étourdissant que de les entendre jaser entre eux.

» S'ils prennent un petit enfant dans les bras, ils le mettent à terre pour le faire marcher, lors même qu'il n'aurait que quatre mois, et s'il commence à crier, ils perdent la tête et se sauvent.

» Quant à leurs parapluies, ils n'en prennent aucun soin, et s'ils ne les perdent pas, ils les portent de façon à crever les yeux de tous ceux qu'ils rencontrent. »

Telles sont les pensées d'une Américaine ; elles sont l'expression d'une partie seulement de ce que j'aurais à dire ; aussi n'étant pas entièrement soulagée de ce que j'ai dans le cœur, je me réserve de reprendre la question un peu plus tard.

Je reste, en attendant, Monsieur le Rédacteur, votre fidèle abonnée. X.

Petits comptes à régler.

L'époque du Nouvel-An est pour tous un sérieux avertissement. Elle nous dit que 365 jours sont venus s'ajouter à notre pauvre existence, sans compter les 30 minutes qui nous ont été chipées par l'heure de l'Europe centrale.

Aussi, que le jour de l'An soit réellement un jour de paix, de réconciliation,

un jour de sincères témoignages de sympathie.

Avez-vous regardé quelqu'un de travers, dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, et passez-vous près de lui sans le saluer, profitez du jour de l'An pour examiner un peu les circonstances qui vous ont brouillés, et vous ne tarderez pas, si vous êtes raisonnable, à en constater la puérilité, puérilité dont vous avez fait, en vous montant la tête, toute une affaire !

Donnez-lui donc une bonne poignée de main, et qu'il n'en soit plus parlé.

Avez-vous eu, d'autre part, quelque explication un peu vive avec votre épouse ? boude-t-elle depuis quelques jours, quelques semaines peut-être ? avez-vous fait de la peine à cette âme sensible, impressionnable ? hâtez-vous de ramener la paix au foyer domestique !

Vous ne désirez pas continuer à vivre ainsi, n'est-ce pas ? Vous ne voulez pas chasser toute gaité de la maison, au grand chagrin de vos enfants, qui ne peuvent concevoir un tel état de choses ? Non, vous ne laisserez pas l'année se renouveler sans passer une grosse éponge sur ces petites querelles de ménage. Vous ne pouvez, du reste, pas agir autrement envers celle que Dieu vous a donnée pour compagne et qui a partagé jusqu'ici vos peines et vos joies ; cela ne se peut pas.

Et pensez-vous que ces querelles d'intérieur soient pour vos enfants d'un exemple salubre ! Certainement pas : ils en garderont toujours une impression fâcheuse ; ils finiront toujours par donner les torts à l'un ou à l'autre, jamais à tous les deux. Et celui qui leur paraîtra le plus coupable perdra bien vite, dans leur jeune cœur, ce respect et cet attachement qui ne devraient jamais s'altérer.

D'un autre côté, quand vous vous fâchez tout rouge, monsieur, quand, dans vos mouvements brusques, et soi-disant pour vous calmer les nerfs, vous faites grand bruit et cassez quelque vaisselle, qui paie ?... C'est toujours papa, et c'est bien fait !

Allons, vous dis-je, maris grognons, un bon bec à maman le matin de l'An ;

ce sera là pour elle la meilleure, la plus précieuse des étrennes !

Oui, que tout le monde pardonne, que tous se réconcilient !

Pauvres boîtes à microbes que nous sommes, déjà mangés vivants, et dont la machine humaine est sujette à toute espèce de misères, auquel rien ne remédie. la fierté ne nous convient pas !

Un peu d'humilité, s'il vous plaît, du bon sens et de la bonne volonté. Régions nos petits comptes : c'est le Nouvel-An !

Les plus belles caves du monde.

Qu'on se figure une vaste étendue de galeries, taillées dans la craie, sans aucune maçonnerie, sillonnées de rails de chemins de fer et s'enfonçant dans le flanc d'une montagne sur une longueur de plusieurs kilomètres en formant un inextricable labyrinthe d'avenues souterraines et de salles immenses décorées de bas-reliefs, enlevés à même et du plus bel effet, le tout d'une surface de vingt hectares, et on aura une idée de l'importance des caves de la maison Mercier et C^{ie}, d'Eperney.

Ces caves, éclairées à la lumière électrique, sans contredit les plus belles, les plus grandes du monde et les mieux aménagées qu'il soit possible de voir, sont destinées à la fabrication du vin de Champagne.

Leur principal mérite est de posséder une fraîcheur toujours égale, permettant de conserver au Champagne un goût exquis et toujours le même, une saveur et un bouquet uniques.

L'immensité de ces souterrains, les magnifiques caves qu'ils renferment, la quantité de vins en fûts et en bouteilles qui y sont amoncelés excitent au plus haut degré l'admiration des voyageurs et en font une des curiosités de la contrée; aussi est-il peu d'étrangers qui passent à Eperney sans s'arrêter pour les visiter, ainsi que le château de Pékin et les vignes qui l'entourent, constituant le domaine vinicole de la maison Mercier et C^{ie}.

Les différents ateliers de travail pour la préparation des vins mousseux ne sont pas moins intéressants à voir, entre autres les salles pour le rinçage des bouteilles et le tirage des vins, où d'habiles ouvriers emplissent, bouchent et agrafent chaque jour plus de 80,000 bouteilles; et les vendangeoirs, où de puissants pressoirs écrasent les raisins venant directement des vignes qui s'étendent au-dessus des caves et en tirent ce jus délicieux, automatiquement transporté dans de vastes bâtiments spécialement disposés pour la fermentation, et recueilli dans des foudres et fûts de toute nature et contenance, parmi lesquels on remarque trois tonneaux monstres, constamment entretenus pleins de

vins de réserve provenant des grandes années.

Ces fûts gigantesques, de la contenance de 500,000 bouteilles, sont les plus grands de la Champagne et signalés comme des chefs-d'œuvre de tonnellerie. On se souvient que l'un d'eux a figuré à l'Exposition universelle de 1889 et est arrivé à Paris sur un char trainé par 24 bœufs et 12 chevaux.

Cartes de visite.

Il y a quelques années, un habitant de Metz a fait adresser au son du tambour, dans les rues, ses compliments de janvier à ses amis.

M. Richard Syard a fait imprimer dans un journal anglais qu'il souhaitait une bonne année à toutes les personnes auxquelles il a eu l'habitude, jusqu'ici, d'écrire ou de faire des visites à l'occasion du 1^{er} janvier.

M. le vicomte Domon, écuyer du roi Louis XVIII, fit insérer ses souhaits de Nouvel-An dans les journaux de Paris, en priant tous ses amis de boire à sa santé, tel jour, à leur dîner, leur promettant de leur porter à son tour, en ce même temps, un toast collectif. Ce fut fait.

Un conseiller au parlement, dans le siècle dernier, avait fait placer devant sa porte d'entrée deux boîtes.

Sur l'une était écrit : *Mettez.*

Sur l'autre on lisait : *Prenez.*

C'est ainsi qu'il reçut les lettres de ses amis et qu'il leur distribua les siennes.

Il faut avouer que ce sont là des excentricités qui peuvent être avantageusement remplacées par la carte de visite, dont on a vainement tenté jusqu'ici de supprimer l'usage. A notre avis, ce n'est pas une mauvaise manière de finir et de commencer l'année que de sentir, pendant quelques jours, qu'on se rattache à d'autres hommes par un lien plus ou moins fort de souvenirs et d'affections.

La vie moderne devient de plus en plus positive, matérielle, et il faut nécessairement réagir contre cette tendance; il n'est pas bien de vivre toujours pour soi-même et sur soi-même. L'envoi et la réception de cartes de visite nous distraient un peu de notre égoïsme; ce sont des mains que nous allons chercher ou qui viennent chercher la nôtre. Les cartes de visite, envoyées ou reçues, sont une preuve de la mémoire du cœur.

On Président eimbété.

Quand on a afféré avoué dâi fins retoo que sont ein mémo teimps dâi rouëttes, faut bin tsouyi à cein qu'on lâo dit, sein quiet eiliâo chenapans vo pâovont fêrê dâi z'affronts per dévant lo mondo, cou-

meint cein est arrevâ à noutron brâvo Président dein 'na tenâblia dâo tribunat iô on dzudzivè on pourro diablo qu'on certain gaillâ, que ne vaillessâi pas lo Pérou, aqchenâvê dè lâi avâi robâ on motchâo dè catsetta.

Cé gaillâ, qu'avâi onna niaffe dâo tonaire, ein desâi pi què peindrè dâo pourro compagnon que lâi avâi soi-disant robâ son motchâo, que niyivè et qu'avâi dein sa catsetta, po derè la vretâ, on motchâo parâi à cé dâo lulu qu'avâi portâ plieinte.

— Adon, fâ lo Président, vo z'aqchenâ cé l'homme dè vo z'avâi robâ on motchâo; ein ètès-vo bin sû ?

— Aloo! se y'ein su sû, monsu lo Président, fédè lâi vâi sailli lo motchâo que l'a dein sa fata et vouâiti lo vâi avouè stusse ?

Et lo gaillâ soo lo sin po lo montrâ ai dzudzo. Lè dou motchâo étiont bin parâi.

— Se vo n'âi min d'autra prâova, lâi fâ lo Président, cein n'est pas onna réson, kâ y'ein é assebin ion qu'est tot lo mémo afféré.

— Oh cein sè pâo bin, repond lo minamor, kâ on m'ein a robâ dou.

On lulu que n'est pas tardi.

L'est prâo la mouâ, quand vint lo bouanan et qu'on est âo derrâi dzo dèl'annâie, d'allâ bâirè on verro avouè lè z'amis, et d'atteindrè la miné po sè la soitâ bouna.

Ao derrâi bouanan, on valottet avâi tant fêta la né dè Sivistre que l'avâi âobliâ dè s'allâ cutsi et que sè ramassâ tot justo à l'hâora dè gouvernâ. Lo matin, eintrè lè nâo et dix z'hâorès, que l'avâi onna sâi dâo diablo, ye s'ein va tsi on ami po lâi derè d'allâ bâirè on verro avouè li et lo trâovè onco âo fin fond dè son lhi.

— Coumeint, granta tsaropa, se lâi fâ, t'és onco âo lhi !

— C'est que y'é étâ soupâ hier à né tsi me n'onclio Brenet et qu'on lâi est tant restâ que mè su pi cutsi à duè z'hâorès dâo matin.

— Vouaïque bin on afféré! repond l'autro; mè que ne mè su pas cutsi, su portant dza levâ !

Fidèle.

C'était le jour de Saint-Gall de l'an 1582. De Bichofzell à Pfyn ¹, la riente vallée de la Thour retentissait des champs joyeux des vendangeurs, lorsque le noble et généreux seigneur Léonard Zollikofer, trésorier et conseiller de la bonne ville de Sait-Gall, quitta son château d'Alten-Klingen ² pour se rendre à Bâle, où il devait se rencontrer avec les envoyés des treize cantons, allant à Paris renouveler auprès du roi Henri III les traités d'alliance.

(1) Bourg de Thurgovie dans la vallée de la Thour.

(2) Beau château et ancienne seigneurie en Thurgovie.